

conquête, ils ne se reprirent jamais en changeant d'allégeance; ils manifestèrent toujours un courage exemplaire. La funeste expérience des uns, les nobles et généreux exemples laissés par les autres sont autant de voix éloquents bien propres à nous apprendre le respect d'une bonne vie. Le passé est un phare qui illumine l'avenir, projetons-en les rayons sur la nuit incertaine des temps futurs.

Puisse cette monographie paroissiale prendre part à notre édification historique! Puisse ce volume constituer un apport précieux au maintien de nos traditions et nous aider à comprendre le secret et les conditions de notre survie nationale! J'ose apporter cette pierre, solide et bien taillée à cet édifice.

L'histoire de Saint-André est riche en faits et gestes. La résumer, c'est risquer d'omettre des moments importants du passé. Vous pourrez la savourer en entier dans ce volume. Permettez-moi, de lever enfin le voile sur les événements de jadis.

Jeannine Ouellet Boucher

Chapitre 1

Les origines

À une époque assez reculée (environ 10 000 ans peut-être), le territoire nommé aujourd'hui Saint-André, était envahi par d'immenses glaciers semblables à ceux que l'on voit au Groenland. Ces glaciers, d'un poids immense, comme de gigantesques rabots, broyèrent tout sur leur passage, creusant des vallées ou déposant pêle-mêle des matériaux de toutes sortes et de toutes dimensions (roches, cailloux, sable, limon et argile) qu'ils traînaient dans leurs moraines. Ces dépôts se reconnaissent aujourd'hui dans les tills non remaniés qui recouvrent la majeure partie des Hautes Terres Appalachiennes, à des altitudes variant de six cents à deux mille pieds.

Un réchauffement subséquent du climat amena la fonte et le retrait graduel des glaciers vers le nord. Les eaux de fusion, chargées de matériaux arrachés à la moraine profonde, s'engouffrèrent, à plusieurs endroits, dans les crevasses ou les tunnels sous-glaciaires qu'ils remplirent de dépôts grossiers; ailleurs, elles entraînent des dépôts plus fins qu'elles déposèrent plus loin en aval, dans les vallées, à la périphérie des glaciers. Ces matériaux meubles, appelés fluvio-glaciaires, se retrouvent sous forme de kames et d'eskers ou encore de plaines de délavage, dans les vallées des rivières actuelles des Hautes Terres Appalachiennes, surtout dans celles du versant Saint-Laurent. À plusieurs endroits, les glaciers en retraite ou leurs débris bloquèrent les vallées, gênant l'écoulement des eaux des fleuves post-glaciaires. Ils provoquèrent ainsi la formation de lacs, à la périphérie desquels se formèrent des dépôts deltaïques grossiers, tandis que les limons et les argiles furent entraînés vers le centre de ces lacs. Ces dépôts fluvio-lacustres se recontrent dans les dépressions et les vallées du rebord du plateau.

À la fin de la glaciation, le continent s'était affaissé sous le poids des glaces et le niveau des terres était plus bas que celui d'aujourd'hui. Notre région fut envahie par un bras de l'Atlantique, véritable mer intérieure que les géologues ont appelée mer Champlain. Dans ces eaux profondes et tranquilles se sont déposées de fines argiles calcaires, riches en coquillages, enfouies à des profondeurs variables de quatre à cinq pieds sous des dépôts plus récents: graviers, loams argileux et alluvions récentes du Saint-Laurent. Pendant ce temps, à la périphérie, soit à des niveaux de cinq cents à six cents pieds, les eaux de cette mer venaient lécher les tills du rebord du plateau et produisaient ces tills remaniés, à texture de loams sableux fins, très pierreux que l'on retrouve de nos jours dans les plis appalachiens du rebord du plateau.

Cette sédimentation en eau profonde est suivie immédiatement d'une autre appelée Pré-Saint-Laurent ou Post-Champlain. Cette dernière correspond au dernier stage de la mer Champlain, avant le retrait de ses eaux dans le lit actuel du fleuve. À ce moment, les eaux moins profondes et plus agitées ont recouvert les fines argiles homogènes, de loams argileux et d'argiles plus ou moins interstratifiés de sables. Ces argiles, connus sous le nom de terres à blé, se retrouvent dans la partie de la plaine des Basses Terres, comprises entre cinquante et cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les diverses étapes du retrait de cette mer sont marquées par des étages de terrasses graveleuses qui indiquent les emplacements successifs des rivages. Ces terrasses de sable et de graviers bien arrondis et bien stratifiés s'échelonnent dans les Basses Terres à partir du rebord du plateau, jusqu'au bord du fleuve; leur altitude varie de cinquante (50) à quatre cent cinquante (450) pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

À la jonction actuelle des routes 289 et 132, nous sommes sur la terrasse Micmac que l'eau a quittée, il y a 7000 ans environ. Depuis cette dernière étape de retrait du fleuve actuel, des sédiments, dont la texture est en général celle du loam argileux, ont été déposés par les marées dans les anses du fleuve. Cette sédimentation est très récente et se continue même de nos jours; les dépôts les plus anciens ne remontent probablement pas plus loin qu'à quelques centaines d'années. Ces sédiments littoraux se rencontrent à une altitude ne dépassant pas cinquante pieds. Ces dépôts émergent, sous l'effet de l'endigage naturel des eaux du fleuve, par l'accumulation progressive des sédiments fins et des débris abondants de plantes aquatiques.

Au cours de ce processus, de petits lacs ou lagunes, peu profonds et vite envahis par la végétation, se sont formés. Ces tourbières littorales constituent avec celles provenant des anciens lacs ou dépressions glaciaires, les principaux dépôts organiques.

C'est là, le paysage physiographique composé de terrasses attenantes nommées aussi piémont où vivront les habitants de Saint-André plusieurs siècles plus tard. Pour les riverains vivant entre le littoral, l'altitude ne dépasse pas deux cent cinquante pieds. Quant au Mississipi et aux autres rangs de la paroisse, l'altitude atteint jusqu'à quatre cent cinquante pieds. Voilà les renseignements révélés par l'"Étude pédologique du comté de Kamouraska".

À l'Islet-du-Portage

Bien avant que Saint-André ne porte son nom actuel, il s'y passait déjà des choses. Il semble que le 12 novembre 1633, les Montagnais que le Père Paul Le Jeune, Jésuite, a suivis pour l'hiver laissent leurs chaloupes à

l'Îlet du Portage (en face de chez Mme Hélène Desjardins-Michaud, dans sa résidence sise au 232 route 132 Ouest, semble-t-il, selon la tradition orale, était à une certaine époque, la première chapelle de Saint-André). Le missionnaire les accompagne à une excursion de chasse dans la région du Témiscouata dans le but d'apprendre leur langue. Dans cette expédition au milieu des Etchemins et des Micmacs, le Père Le Jeune passe l'hiver, suivant les Aborigènes dans leurs courses à travers les bois. Après vingt-trois campements dans des vallées profondes, sur des montagnes élevées ou en prairies couvertes de neige, ils reprennent leurs chaloupes le 2 avril 1634.

Durant près de cinquante années, de 1634 à 1683, aucun écrit ne témoigne de la vie dans ce coin de pays. D'après l'état des missions ordonné par Mgr de Laval en 1683, la vaste région de vingt-sept lieues contient trois cent vingt-huit âmes et soixante-trois familles: quatre âmes à Rivière-du-Loup, un habitant à Kamouraska, 8 familles et soixante âmes à la Bouteillerie (Rivière-Ouelle), cinq familles et quarante âmes à La Combe (Sainte-Anne-de-la-Pocatière) et deux familles et onze âmes à Saint-Roch-des-Aulnaies sans compter évidemment les Indiens, tribus nomades qui y campent durant la belle saison.

En 1686, l'abbé Jean-Baptiste de la Croix de Saint-Vallier, successeur de Mgr de Laval, entreprend la visite pastorale de toute la colonie française. Dans son "Mémoire sur la situation de la Nouvelle-France", il avoue: «Le voyage le plus long et le plus fatigant que j'aie fait, est celui de l'Acadie et du Port-Royal. Je partis le mercredi de Pâques, 2 avril 1686, malgré les glaces qui nous mirent plusieurs fois en péril, et qui nous retardèrent extrêmement. Cela nous permit de visiter quelques missions de la rive sud: la pointe de Lévis, le cap Saint-Ignace, la rivière des Trois-Saumons, la Bouteillerie (Rivière-Ouelle) et la Rivière-du-Loup, la dernière habitation du Canada.» Ainsi, vers le 28 ou 29 avril, Mgr de Saint-Vallier et ses compagnons de voyage, affaiblis par les fatigues de plusieurs jours de navigation et de marche très pénible, se reposent pendant huit ou dix jours avant de s'acheminer vers le vieux Chemin-du-Lac.

Vers 1710, ont lieu les premiers établissements de pionniers.

Le 12 mars 1725, la seigneuresse Marianne de Grandville de Soulange rend acte de foi et hommage à sa Majesté devant l'intendant Bégon. Elle déclare posséder le dit fief de l'Îlet-du-Portage, de deux lieues et demie de largeur sur trois lieues, situé au sud du fleuve Saint-Laurent, borné au nord-est au fief de la Rivière-du-Loup appartenant aux représentants de Blondeau Lafranchise et du côté sud-ouest au fief de Kamouraska appartenant au seigneur de la Durantaye, avec les îles et îlets qui se trouvent au devant du fief. Elle dit que son domaine contient six arpents de front sur la profondeur du fief sur lequel il y a une maison de vingt-cinq pieds de long sur seize pieds de large, une grange de trente pieds de long

sur vingt de large, une étable de quarante pieds de long sur vingt de large, quarante arpents de terre labourable et dix arpents de prairie. Soixante-huit des deux cent dix arpents de front étaient déjà concédés à cette époque. La seigneuresse dit que sur le bord du fleuve sont concédés en commençant au nord-est à Pierre Boucher (huit arpents sur trente, quarante arpents de terre labourable et cinq arpents de prairie), Adrien Thiboutaux (huit arpents de front, vingt-huit arpents de terre labourable et quatorze arpents de prairie), Joseph Michaud (huit arpents de front, vingt-huit arpents de terre labourable et seize arpents de prairie), François Boucher (huit arpents de front, trente arpents de terre labourable et dix-huit arpents de prairie), Pierre Michau (six arpents de front, vingt-cinq arpents de terre labourable et dix arpents de prairie), Joseph Boucher (six arpents de front, dix-huit arpents de terre labourable et huit arpents de prairie), Jean Dionne (trois arpents de front, dix-huit arpents de terre labourable et seize arpents de prairie), Joseph Dionne (trois arpents de front, seize arpents de terre labourable et douze arpents de prairie), François Hottin (trois arpents de front, quinze arpents de terre labourable et dix arpents de prairie), François Dionne (trois arpents de front, douze arpents de terre labourable et huit arpents de prairie), Louis Sansoucy (trois arpents de front, quinze arpents de terre labourable et (?) arpents de prairie), Jacques Thiboutaux (trois arpents de front, vingt-cinq arpents de terre labourable et douze arpents de prairie). Tous ont déjà érigé une maison, une grange et une étable. Ces concessionnaires ont droit de chasse, pêche et traite avec les Sauvages. Le reste du fief de l'Islet-du-Portage (dix arpents en superficie) non concédé est en terre de bois debout.

À la Rivière-des-Caps

Rivière-des-Caps, c'est ce territoire qui, commençant à environ cinq cents pieds à l'est du pont de la rivière Fouquette, sur la route 132, se prolonge un peu plus bas que le Rocher Malin, à peu près à l'actuel monument au "portageur", entrée du Portage du Témiscouata. En 1791, Rivière-des-Caps et l'Islet-du-Portage formeront ensemble la nouvelle paroisse de Saint-André.

Le cours d'eau qui y coule, la rivière des Caps, reçoit cette appellation en raison de l'aspect géomorphologique des lieux. De chaque côté de son embouchure, s'élèvent deux rochers.

Pendant des siècles, il y a plusieurs milliers d'années, à l'époque où le niveau du fleuve est beaucoup plus élevé que le niveau actuel, bien avant la venue des Blancs, des Algonquins, Montagnais, Malécites et Abénaquis y établissent périodiquement leurs campements d'été attirés par l'abondance du poisson et du petit gibier, la pêche et la chasse étant leurs principales occupations. Ils cueillent les oeufs de certaines espèces d'oiseaux

migrateurs et ramassent les mollusques sur les battures fraîchement libérées des glaces. En automne, avant de retourner en forêt, ils profitent des migrations des oiseaux et des anguilles. Aux premières neiges, ils partent, par petits groupes, vers l'intérieur des terres, en suivant les vallées. Pendant de longs mois, ils vivent principalement de la chasse à l'orignal et au caribou. Durant des milliers d'années, ce cycle se reproduira d'une façon presque immuable.

Un pêcheur, Martin Fouquet, habitant de la Grande-Anse (Sainte-Anne-de-La-Pocatière) vient pêcher au printemps de 1681 sans doute comme il l'avait fait les années précédentes. C'est là qu'il s'éteint entre le 14 février et le moment du recensement de 1681. Ainsi, en perdant la vie, Martin Fouquet donne son nom à la rivière "Fouquet" ou "Fouquette". La rivière Fouquette traverse aujourd'hui la route 132, tourne à angle droit et se dirige ensuite vers l'ouest pour se jeter dans le fleuve à une distance de deux à trois milles. Peu après 1703, l'islet à la Friche, à la pointe est de la Rivière-des-Caps, attire les pêcheurs de marsouins.

Les registres de Rivière-Ouelle contiennent dès 1685 surtout l'automne et l'hiver un grand nombre de noms de Montagnais, Micmacs, Malécites et Abénaquis baptisés ou inhumés par le curé. Ceux de Kamouraska, depuis 1727, nous révèlent aussi des baptêmes et des sépultures de Montagnais, Micmacs et Malécites. Malheureusement, les registres de 1709 à 1727 ont été détruits par des hordes de Sauvages en révolte.

En 1721, l'intendant se voit obligé d'interdire aux habitants de Rivière-Ouelle et de Kamouraska, de vendre de l'eau-de-vie aux Sauvages et demande même au capitaine de milice de dénoncer ceux qui se livrent à ce commerce. De nombreux Indiens (Abénaquis, Malécites, Algonquins et Micmacs) y descendent surtout l'automne et l'hiver entre septembre et mars. Aux registres de Rivière-Ouelle, on compte cinquante-sept baptêmes de "Sauvages" entre 1685 et 1800.

Le 23 mars 1721, le seigneur Joseph Blondeau dit à l'abbé Collet, curé de Kamouraska, que les six concessionnaires de sa seigneurie n'ont point encore travaillé leurs terres. Le 13 février 1723, devant l'Intendant Bégon, il déclare: « Sur le fief de Verbois, j'ai un autre domaine, sur lequel il y a une grange (25 pieds de long), faite de pieux debout, et environ dix arpents de terre labourable. Dans la censive du dit fief, j'ai pour tenanciers Jean Dionne dit Sanssoucy qui ne fait que commencer à travailler sur sa terre de six sur quarante, située à une lieue du domaine, au-dessus, se trouvent Charles-François Marquis et Pierre Boucher, encore au-dessus. Leurs terres ont les mêmes dimensions et bornent en front au fleuve Saint-Laurent, à l'endroit appelé Rivière-des-Caps. Ces tenanciers ne font de même que commencer à travailler leur terre». Les terrains de ces trois premiers colons sont situés dans les limites ouest actuelles de Notre-Dame-du-

Portage, la terre de Jean Dionne dit Sansoucy étant située près de l'ancienne ferme d'Oménil Boucher et celle de Charles-François Marquis, sur les terres actuelles d'Albert et Alphonse Beaulieu, premières fermes à l'entrée ouest de Notre-Dame-du-Portage.

Pierre Boucher, fils de Jean-Galeran et époux de Marie-Anne Michaud est le premier habitant de Rivière-des-Caps, à l'extrémité est de Saint-André (là où réside actuellement Denis Michaud). Les fils de Pierre Boucher, Pierre et Michel succéderont tous deux à leur père, occupant chacun une moitié de la terre paternelle. Leur soeur Marie-Charlotte, épouse de Jacques Deneau (Devos ou Deveau), occupe la terre voisine de celle de son frère Pierre; ils sont les premiers occupants de la terre qui appartiendra à Georges Laforest. En 1754, Anne, fille de Pierre Boucher, fils, épouse Augustin Sirois dit Duplessis, résident de Rivière-des-Caps et qui y deviendra capitaine de milice. Il semble qu'aucun descendant de Pierre Boucher, le pionnier, ne vive dans les environs de Saint-André et Notre-Dame-du-Portage.

À l'été 1746, le chemin royal de vingt-quatre pieds de largeur avec fossés latéraux est tracé sur les rives du fleuve entre Kamouraska et Rivière-des-Caps. Dix ans plus tard, la mission chez les Sauvages de la Rivière-des-Caps disparaît lors du décès du missionnaire, le Père Quoad, s. j., en 1756.

Vers 1785, deux marchands de Rivière-des-Caps, les frères Anselme et Michel Robichaud, font le commerce des pelleteries dans le territoire du Madawaska ce qui provoque d'énergiques protestations de la part des indigènes qui maintiennent avoir le droit exclusif de la chasse et de la traite dans le territoire. Ces deux Robichaud appartiennent à une très ancienne famille acadienne de la rivière Saint-Jean, anoblie par les gouverneurs français du fort Saint-Jean, pour services signalés, et à qui on avait concédé la seigneurie de Belle-Isle, dans le comté de Queens.

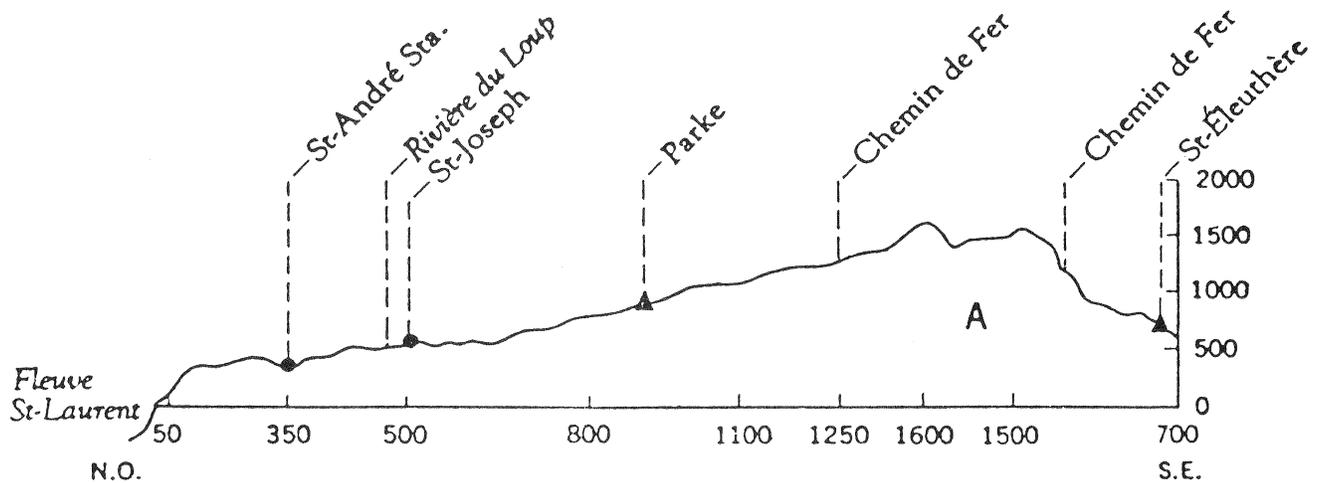
En 1788, Mgr Denault publie un mandement sévère à son clergé concernant le commerce de l'eau-de-vie avec les "Sauvages".

En 1976, le gouvernement canadien estimera à une centaine le nombre des Algonquins (Malécites) près de Rivière-du-Loup. Ces statistiques ne tiennent pas compte, conformément à la loi indienne de 1876, des autres Indiens, ceux nés d'une femme indienne, qu'on estime trois fois plus nombreux.

La maison Marquis, ayant appartenu à Alexandre et de nos jours, à sa fille Lise, épouse de Robert Alexandre, se dresse au croisement des routes 289 et 132 comme un témoin muet du passé oublié de Rivière-des-Caps. La vie et l'activité intense connue depuis plus de 4000 ans par ce tombolo sablonneux, ces crans, ces rivières Fouquette et des Caps, tout ce coin de pays s'étend au plus à un kilomètre de part et d'autre de cette maison.

L'espace géographique occupé par Saint-André aujourd'hui est formé de la seigneurie de l'Islet-du-Portage et la partie ouest de la seigneurie de Verbois ou Terrebois. Cette partie est de la future paroisse de Saint-André se nomme alors: Rivière-des-Caps.

Collaboration: Gervais Darisse (Étude pédologique)
Recherche: Jeannine Ouellet Boucher
Rédaction: Jeannine Ouellet Boucher



1. Profil topographique de Saint-André à Saint-Éleuthère.

2-l'Aigle

S.-Fidèle
8

S.-Siméon
8

Le 12 novembre 1633 les Montagnais que le P. Le Jeune a suivis pour l'hiver laissent ici leur chaloupe; après 23 campements en forêt ils la reprennent le 2 avril 1634.

ILE AUX LIÈVRES

on Mgr Laflèche
KAMOURASKA veut dire:
"le bord de l'eau"

"Berceau" de
Kamouraska:
site des églises de 1709 et
1727.

Mgr de S.-Vallien
en 1713 réunit en une paroisse les
seigneuries de Kamouraska et de
l'Islet du Portage avec, comme mis-
sions: Rivière-du-Loup, l'Isle-Verte,
Trois-Pistoles, Le Bic et Rimouski.

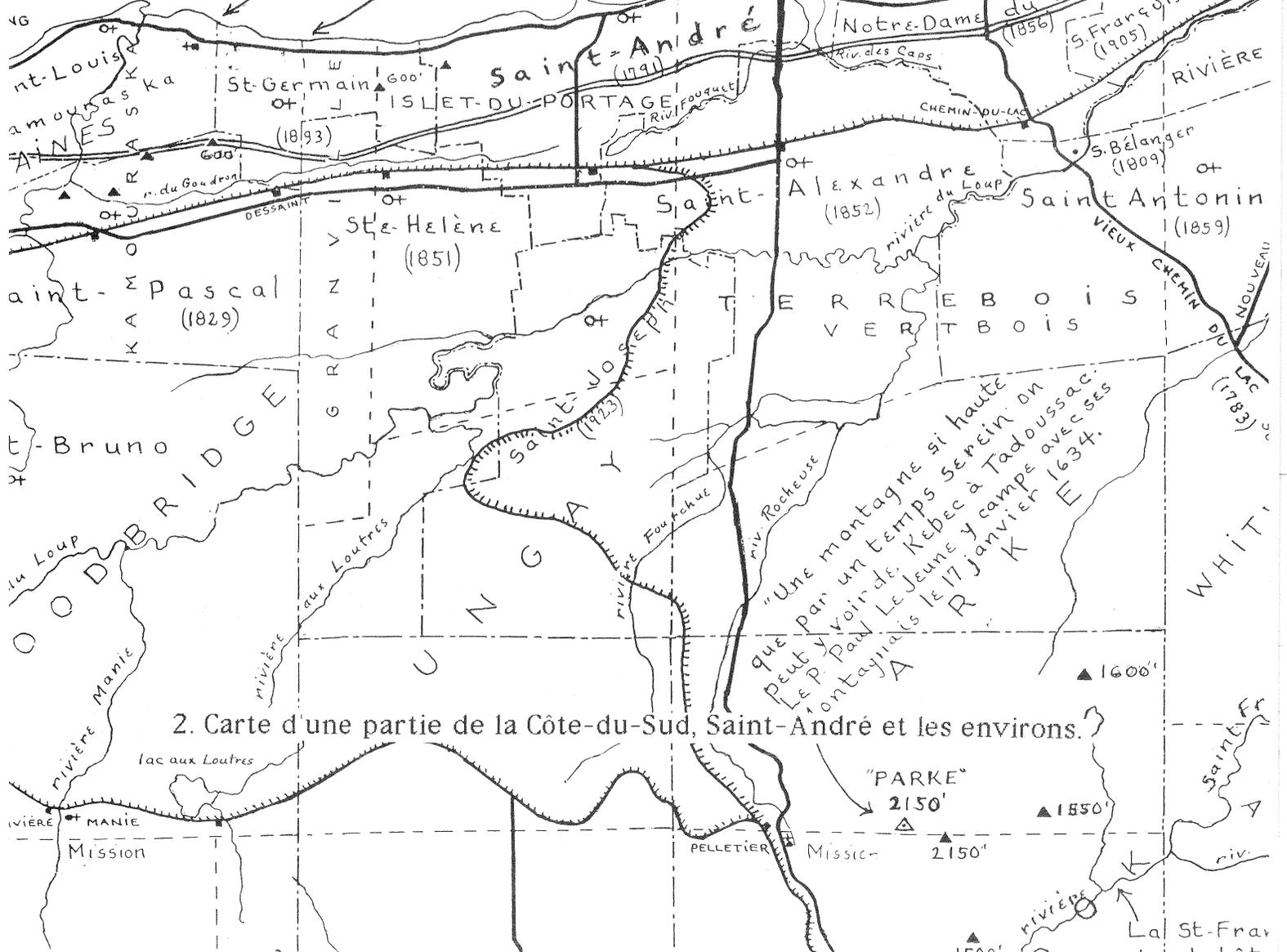
Superieure de
Kamouraska de 1851 à
1853. Celle-ci est alors
transférée à Riv. du-Loup

Attaque
des Anglais
1759.

LONG PÉLERIN
PÉLERIN DU MILIEU
GROS PÉLERIN
LES PÉLERINS

Mission de la rivière
des Caps jusqu'en
1756: R.P. Quoad, s.j.

DE KAMOURASKA
I. BRÛLÉE
I. AUX CORNEILLES
I. AUX PATINS



2. Carte d'une partie de la Côte-du-Sud, Saint-André et les environs.

"Une montagne si haute
que par un temps serain on
peut y voir de Kebec à Tadoussac.
Le P. Paul Le Jeune y campe avec ses
Montagnais le 17 janvier 1634.

"PARKE"
2150'

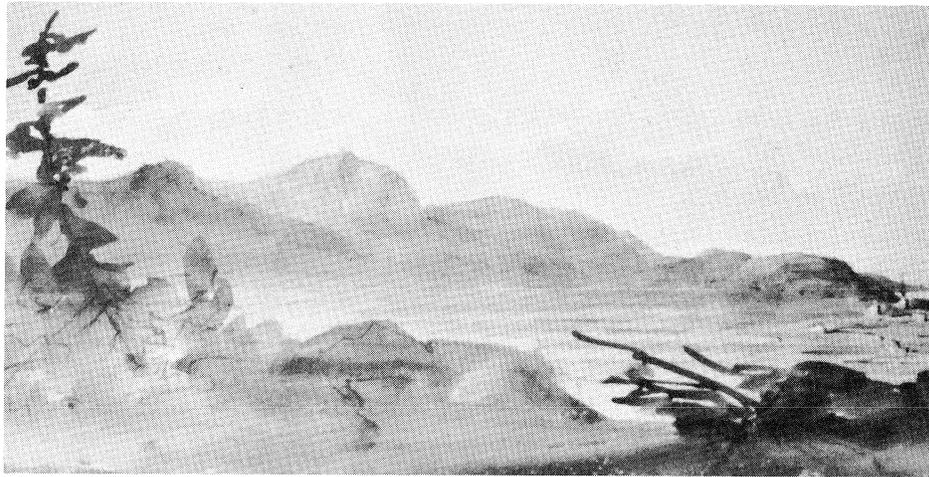
Missich 2150'

▲ 1600'

▲ 1850'

▲ 1500'

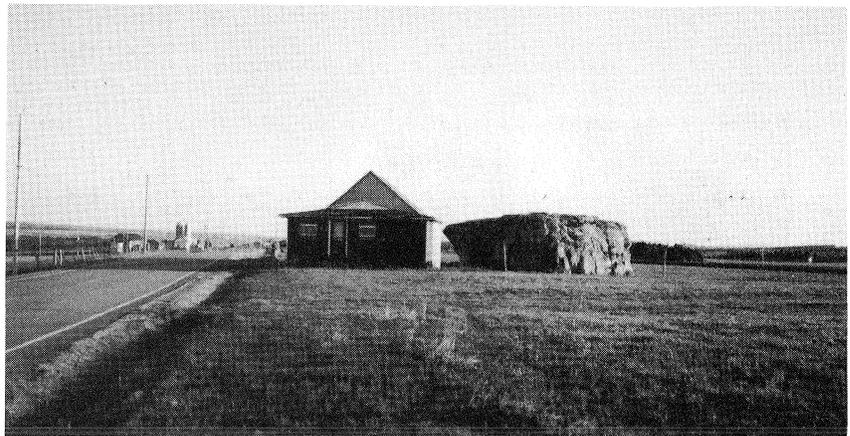
La St-François



1. Peinture représentant Saint-André vers 1825.



2. Montagne du Mississippi du haut de laquelle on aperçoit sept clochers .



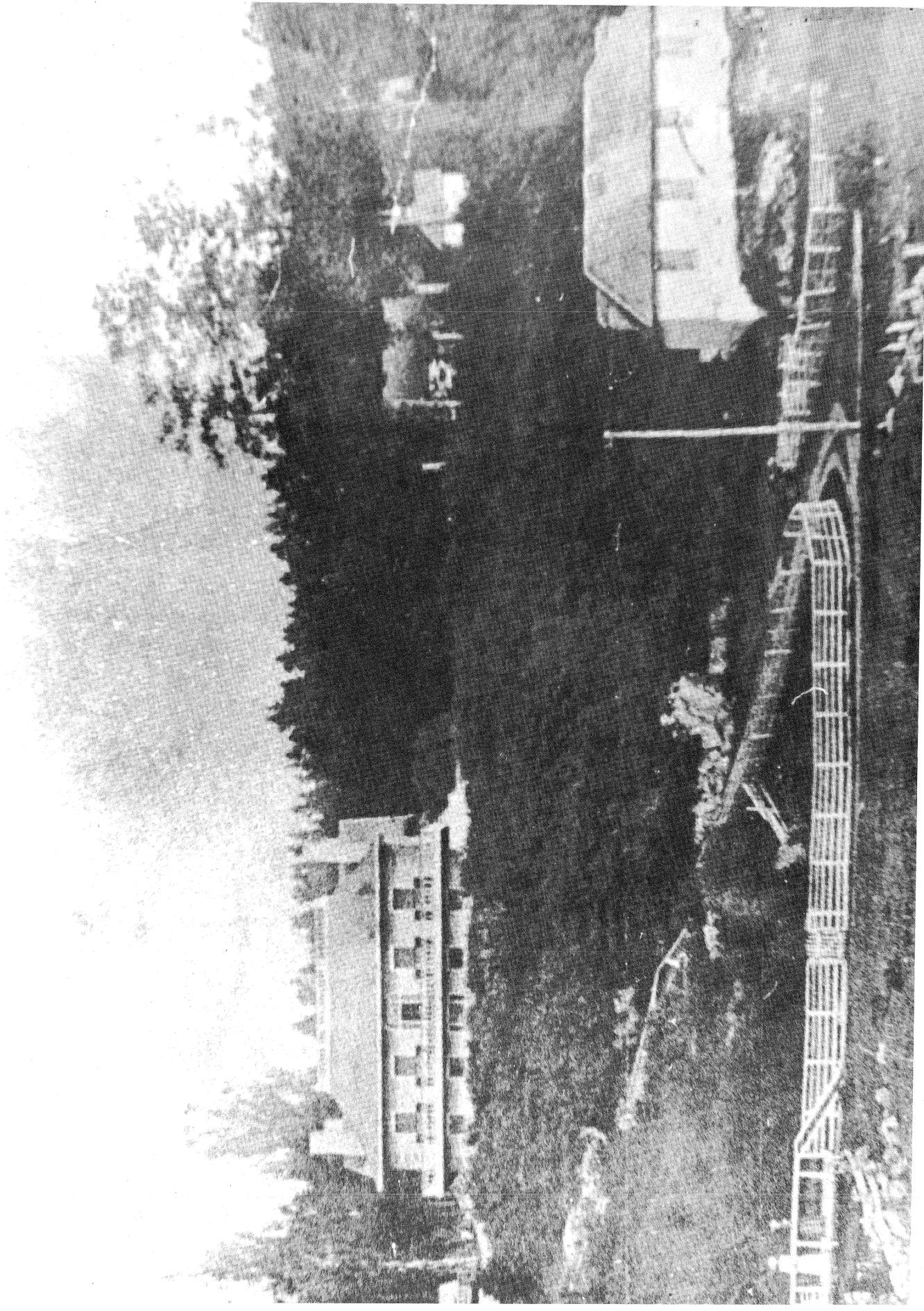
3. Moraine laissée à la période de l'ère glaciaire au deuxième rang Est.



4. Les deux Caps entre lesquels coule la rivière des Caps, au loin, vue sur le Gros Pèlerin.



5. Lieu de campement des Amérindiens à la Rivière-des-Caps.



6. Manoir du seigneur Campbell érigé en 1837. Au bas de la fa-
laise, résidence de Joseph-Marie (dit José) Desjardins.